8°R
88735
(8)

Lipietz

Mirages et miracles

Problèmes de l'industrialisation dans le tiers monde

Éditions La Découverte

ÉCONOMIE CRITIQUE

8°R
8873 5
(8)

386

Du même auteur

Chez le même éditeur

Le tribut foncier urbain, 1974.
Le capital et son espace, 1977. Nouvelle édition : 1983.
Crise et inflation : pourquoi ?, 1979.
Le monde enchanté. De la valeur à l'envol inflationniste, 1983.
L'audace ou l'enlisement, 1984.

Aux éditions Syros

La crise (avec Denis Clerc et Joël Satre-Buisson), 1983.

Economie critique : 0759-3056

32

Alain Lipietz 13-14

Mirages et miracles

Problèmes de l'industrialisation dans le tiers monde

Ouvrage publié avec le concours du CNRS

ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE
1, place Paul-Painlevé
Paris V^e^
1985

DI - 29-10-1985 - 29322

Je tiens à remercier chaleureusement Francine COMTE et Maryvonne YVON pour leur collaboration à la mise au point de ce texte.

Si vous désirez être tenu régulièrement au courant de nos parutions, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse aux Éditions La Découverte, 1, place Paul-Painlevé, 75005 Paris. Vous recevrez gratuitement notre bulletin trimestriel **À La Découverte.**

© Éditions La Découverte, Paris, 1985
ISBN 2-7071-1545-2



Introduction

« En science, il va de soi que les idées vont changer : cela veut dire que vous apprenez quelque chose. Ce n'est pas de la théologie. Vous ne faites pas de déclarations que vous conserviez intactes pendant toute votre vie. Au contraire, dans les sciences sociales, les positions sont souvent personnalisées. Quand vous avez pris une position, vous devez la défendre quoi qu'il arrive. Cela devient une question d'honneur personnel que de ne pas changer, c'est-à-dire de ne rien apprendre : on vous accuse de vous réfuter si vous modifiez votre position. »

Noam CHOMSKY [*46*, p. 179]*.

Voici l'heure des doutes, des interrogations. Voici l'heure où les schémas, en volant en éclats, autorisent tous les reniements. Voici l'heure où du fond de la pauvreté extrême se lèvent de nouvelles puissances industrielles. Voici les socialismes du tiers monde ravagés par la guerre et la faim. Voici les guérilleros qui rentrent dans les ministères gérer des pays modernisés par les gorilles. Voici lépreux et flagellés venir quêter aux marches rutilantes des banques. Voilà que ceux qui « comptaient sur leurs propres forces » ouvrent leurs portes aux firmes transnationales. Voici les émeutes de la faim contre les taux

* Les chiffres entre crochets renvoient à la bibliographie établie en fin d'ouvrage.

d'intérêt. Voici le temps où tout se brouille, où l'ennemi devient une abstraction, où les malédictions se rédiment et les miracles s'effondrent.

Pourtant, il y a une vingtaine d'années, la cause paraissait entendue, même si les juges ne délivraient pas tous le même verdict. Une division internationale du travail opposait les nations industrialisées aux autres. Les premières exportaient des biens manufacturés, les secondes des matières premières minérales ou agricoles, ou de la main-d'œuvre migrante. Pour le courant libéral dominant chez les économistes, tenant des « étapes de la croissance » [Rostow, *173*], les secondes n'étaient qu'en retard sur les premières, comme des enfants sur les adultes : l'adolescence *(« Take-off »)* ne tarderait pas, puis « l'âge industriel », puis « l'âge postindustriel », et les échanges économiques y contribueraient. Pour les courants hétérodoxes, marxistes, « dépendantistes », « tiers-mondistes » [1], c'était justement les relations entre le « centre » et la « périphérie » — ou, autre image, le « Nord » et le « Sud » — qui bloquaient toute possibilité de développement capitaliste « normal » au Sud.

L'argument des dépendantistes était en gros le suivant. Le Nord avait besoin du Sud pour exporter ses surplus. En outre, la richesse produite au Sud dans le secteur primaire était largement transférée au Nord par le biais de l'échange inégal. Toute émancipation industrielle du Sud aurait donc été une agression contre le Nord, et celui-ci disposait des moyens militaires de l'éviter.

Cette thèse, dont nous mesurerons la part de vérité, avait sur la thèse libérale un immense avantage, en ce qu'elle s'attachait à l'étude de certains des liens unissant les espaces économiques dans les rapports internationaux, considérant l'économie mondiale comme un système. Elle avait le défaut de guère se préoccuper des conditions concrètes de l'accumulation capitaliste, et dans les pays du centre et dans ceux de la périphérie. De ce fait, elle ne pouvait percevoir les transformations dans la logique de l'accumulation au centre (qui allait modifier la nature des rapports centre/périphérie), ni les transformations de cette logique sur une base interne dans les pays de la périphérie (qui allaient aboutir ni plus ni moins qu'à un éclatement de cette dernière).

Le dogme de l'inéluctable « développement du sous-développement » fut donc pris à contre-pied par l'émergence, au cours des années soixante-dix, dans certains pays de la périphérie, d'une réelle industrialisation capitaliste, et par la poursuite, ces années-là, d'une croissance rapide du Sud contrastant avec le fort ralentissement du Nord. Face à ce processus, une partie des marxistes se rallia corps et âme à la thèse rostowienne, allant jusqu'à chanter les louanges de « l'impérialisme, pionnier du capitalisme », et à ce titre promoteur du

1. Pour une synthèse montrant la filiation entre ces courants, voir PALMA *[162]*.

développement des forces productives, et de « l'unification de l'humanité » [2]. D'autres s'en tinrent à la pure et simple négation de la nouveauté de l'événement, tels Christian Palloix *[161]* et André Gunder Frank *[73]*. Ce dernier, face à la croissance de ces « Newly Industrializing Countries » [3], ne put que réaffirmer le dogme : « Comme l'a montré la théorie de l'impérialisme, de la dépendance et de l'économie-monde, le modèle même de croissance des pays avancés reposait sur l'incapacité du reste du monde à suivre leur exemple — incapacité dont ils portaient eux-mêmes la responsabilité. La raison fondamentale est que l'on a mal interprété ce développement ou cet essor : on a pensé qu'il s'agissait d'un phénomène propre à certains pays, alors qu'il n'était en réalité qu'un aspect de l'évolution de l'économie-monde elle-même. La récente croissance extravertie des NICs est également un élément du processus d'accumulation à l'échelle mondiale. » Pour A.G. Frank, l'émergence des NPI se réduisait alors purement et simplement à l'emploi d'émigrés à domicile, ne changeant rien d'essentiel au fonctionnement de « l'économie-monde ». La réalité concrète, les luttes et les alliances de classes, la dynamique propre aux différentes formations sociales étaient ainsi explicitement évacuées.

Malgré les avantages indéniables de l'approche en termes d'impérialisme et de dépendance, tout semble donc s'être passé comme si, à l'instar de l'approche adverse libérale (celle des « âges du développement »), son analyse s'était figée à la fin des années soixante dans une dogmatique an-historique. Deux horloges arrêtées contemplent le mouvement de l'histoire. Le Sud stagne-t-il ? L'horloge dépendantiste donne l'heure exacte. La « nouvelle industrialisation » se développe ? L'heure est au *take-off*. Les NPI entrent en crise ? Le « dépendantisme » l'avait toujours dit...

Pour dépasser ce blocage [4], il faut à l'évidence prendre en compte la diversité historique et nationale des formes de l'accumulation capitaliste dans chaque État-nation considéré, à commencer par les pays du centre, mais aussi dans ceux de la prétendue périphérie.

Toutefois, mon ambition n'est nullement de présenter dans ce livre « la » vraie théorie des tendances à l'œuvre dans la division internationale du travail, des origines de l'impérialisme à la crise actuelle. Au contraire, je voudrais tout d'abord avancer quelques prudentes considérations méthodologiques et mettre en garde contre quelques mésu-

2. Selon les termes de B. Warren *[185]*. Les thèses les plus récentes d'Arghiri Emmanuel *[61]* se rapprochent de ce point de vue. Pour une critique des thèses de Warren, voir Lipietz *[116]*.

3. « Nouvellement s'Industralisant Contrées »... Ils ne sont pas si fous, ces Anglo-Saxons, qui parlent de pays s'industrialisant d'une nouvelle manière quand le français traduit par « nouveaux pays industrialisés ». Depuis quand est-on « nouveau » ? Et quand « industrialisé » ? Je m'en tiendrai donc ici aux initiales (NPI) pour désigner ce groupement tout empirique de pays devenus récemment fortement industrialisés et fortement exportateurs de biens manufacturés.

4. Dénoncé avec vigueur par Carlos Ominami *[154]*, et sous un angle différent par Pierre Salama et Patrick Tissier *[177]*.

sages de termes, de concepts, que nous employons tous (j'entends, celles et ceux qui font référence à la théorie marxiste, et plus généralement à l'analyse en termes de dépendance et de domination), mésusages qui expliquent partiellement les blocages ci-dessus dénoncés.

Trop souvent en effet, face à l'optimisme (ou au cynisme) de la pensée libérale, il nous est arrivé, il nous arrivera encore de présenter l'histoire concrète comme le déroulement implacable de quelque concept, tel que celui d'impérialisme, et de pratiquer ce que Pierre Bourdieu appelle le « fonctionnalisme du pire » : si le monde est ainsi fait, c'est qu'il a été construit « dans l'intérêt des puissants », ou « conformément aux exigences du système », etc. La notion même de division internationale du travail (sans parler d'ordre économique international !) ne suggère-t-elle pas l'opération d'un grand ingénieur entrepreneur suprême, organisant le travail mondial selon quelque plan préconçu ? Suivant les goûts et le style de chacun, ce travail d'horlogerie sera le fruit des efforts de sujets bien identifiables : les firmes multinationales, la commission Trilatérale, ou au contraire le déploiement des nécessités immanentes d'un ectoplasme aussi remuant que machiavélique, le capitalisme mondial, l'économie-monde... Or, une telle tendance ne saurait déboucher, encore une fois selon les styles, c'est-à-dire selon le poids de l'expérience sur la personnalité de chacun d'entre nous, que sur un plat pessimisme de la raison (« on n'y peut rien, le système est contre nous ») ou sur un nouvel opium du peuple (« il finira par s'effondrer selon ses propres contradictions »). Est ainsi reniée « l'âme vivante du marxisme : l'analyse concrète de la situation concrète », fondement de l'optimisme de la volonté.

Chez le chercheur ou, pis, le militant, une telle tendance peut conduire à cette sorte de démission intellectuelle qui renvoie chaque caractère d'une formation sociale nationale réelle aux méfaits de la dépendance, ou qui cherche à plaquer de force chaque situation concrète sur le lit de Procuste d'un schéma établi jadis par un grand auteur, en coupant tout ce qui dépasse...

Et pourtant, dans la suite du livre, je vais tâcher de présenter, très brièvement, sous forme d'une esquisse ultra-schématique, le résultat de quelques-unes de mes réflexions [5] sur les caractères actuels des transformations dans la division internationale du travail, sous le coup de la crise présente. Je ne me risquerai pas à entrer dans l'analyse concrète des quelque cent soixante-dix pays dont le monde

5. Ces réflexions ont été présentées au fur et à mesure de leur développement dans une série de conférences internationales, à Sfax et Caracas *[115]*, Modène *[118]*, Ottawa *[120]*, Naxos *[121]*, Paris *[122]*, Kingston *[124]*, et dans de multiples séminaires. Je tiens à remercier chaleureusement les organisateurs de ces conférences, les participants de ces débats, et tous ceux qui ont bien voulu me faire part de leurs réactions à la publication de ces interventions, pour m'avoir conduit à préciser ma pensée jusqu'à la première synthèse ici présentée. Je remercie tout particulièrement Gustave Massiah, Ricardo Hausmann, Carlos Ominami et Patrick Tissier, qui m'ont initié à tant de données et de problèmes, et qui ont soumis mes propositions à leur rigoureuse et amicale critique. Je reste évidemment seul responsable des bizarreries, contresens et incongruités que le lecteur ne manquera pas de relever.

est composé, avec leurs spécificités irréductibles : je laisse ce soin à des connaisseurs plus compétents. J'écarterai même tout simplement du champ de cette étude des rapports internationaux les pays dits « socialistes ». Leur fonctionnement est si particulier [6] que cela constituerait une autre étude, et en outre il se trouve qu'ils ont joué un rôle assez mineur et décroissant, du point de vue strictement économique, dans les transformations dont la périphérie a été le siège dans les années 1960-1984. Je n'évoquerai que ceux de ces pays, comme la Pologne, qui se sont articulés aux capitalismes développés occidentaux d'une manière assez semblable à celle des NPI.

Et naturellement, j'oublierai toute prudence, je parlerai d'ancienne et de nouvelle division du travail, de centre, de périphérie, de fordisme, de taylorisation sanguinaire, de fordisme périphérique, et autres conceptualisations risquées. J'espère montrer que ces échafaudages peuvent être de quelque utilité pour saisir le réel, et qu'en même temps, par bien des aspects, ils sont bons à jeter au feu. Comme l'explique lumineusement un personnage qui jouera un certain rôle dans la suite de ce livre, « l'ordre que notre esprit imagine est comme un filet, ou une échelle, que l'on construit pour atteindre quelque chose. Mais après, on doit jeter l'échelle, car on découvre, que, même si elle servait, elle était dénuée de sens... Les seules vérités qui servent sont des instruments à jeter [7] ».

Prévenons-en donc fermement le lecteur : mieux vaut brûler ce livre sans le lire, si le souvenir de sa lecture doit se réduire à une nouvelle collection d'étiquettes à coller sans examen minutieux sur les nations réelles, sur les rapports internationaux réellement existants. Puisse le premier chapitre servir d'antidote à une telle catastrophe !

Nous rappellerons donc dans un second chapitre l'apport méthodologique de quelques travaux récents en termes de régimes d'accumulation et de modes de régulation. Ils nous feront saisir la variété des solutions qu'historiquement le capitalisme a trouvées à ses propres contradictions, jusqu'à la forme dominante de l'après-guerre, le « fordisme ». C'est dès lors seulement que, par-delà la diversité des pays, une certaine logique d'évolution peut être dégagée, d'une manière encore balbutiante dans l'état de la recherche, tant en ce qui concerne les rapports entre les économies centrales qu'entre celles-ci et ce que, pour sacrifier à une conceptualisation qu'il s'agit cependant de bouleverser, nous continuerons d'appeler périphérie.

---

6. Pour une analyse de ces « capitalismes d'État » dans une problématique convergente avec celle utilisée ici, voir Charles BETTELHEIM *[19]*, Bernard CHAVANCE *[43]*, Danielle LEBORGNE et Alain LIPIETZ *[99]*. Voir plus généralement le numéro de novembre 1983 de *Reflets et perspectives de la vie économique*, Bruxelles.

7. Les *happy few* auront reconnu les mots de Guillaume de Baskerville, héros du roman d'Umberto ECO, *Le nom de la rose [57]*. Remarquons que cette prise de position « nominaliste », fondamentale dans la sémiotique d'Eco (on la retrouve dès la seconde page de son œuvre théorique, significativement intitulée *La structure absente [56]*), n'est pas si loin de la distinction entre « concret réel » et « concret de pensée » chez Louis ALTHUSSER *[6]*, dans sa lecture de la méthode marxienne.

Dans un troisième chapitre, nous réexaminerons sur cette base l'évolution historique des rapports centre/périphérie. Les théories classiques de l'impérialisme et de la dépendance nous apparaîtront alors comme la perpétuation illégitime d'une configuration qui fut réellement représentative d'une période révolue du capitalisme central, celle de l'accumulation extensive sous régulation concurrentielle.

Au quatrième chapitre, nous entrerons alors au cœur de notre sujet : la grande nouveauté, l'industrialisation partielle du tiers monde, qui nous apparaîtra comme la conséquence de formes variées d'extension d'éléments de la logique fordiste dans la périphérie.

Au cinquième chapitre, nous rapprocherons ces développements d'événements politiques dont l'Europe du Sud fut le siège au cours des années soixante-dix, et que Nicos Poulantzas a appelés la « crise des dictatures ».

Au sixième chapitre enfin nous verrons comment la crise du fordisme central finit par se combiner à des facteurs internes pour entraîner dans la chute bien des « miracles » des années soixante-dix.

Et nous tâcherons de conclure par quelques réflexions sur ce que pourrait être aujourd'hui la lutte contre un ordre mondial qui, pour moins figé qu'il se soit récemment révélé, reste tout de même un monstrueux désordre. Car jamais ce livre n'aurait été écrit sans l'élan indigné qui porta la jeunesse occidentale des années soixante à rejoindre l'espoir des combattants du tiers monde dans la lutte contre ce système où s'enrichissait une minorité, tandis qu'une majorité s'enfonçait dans une misère sans rémission. Même si aujourd'hui nous savons que le rapport entre cette richesse et ce dénuement n'était pas aussi mécanique que nous avions pu le croire, même si la damnation des peuples opprimés n'était pas sans appel « dans le cadre du système », même si les voies du développement qui ont le mieux « réussi » ne furent pas celles que nous avions espérées, reste que la croissance obtenue, par des méthodes combien féroces, a trop souvent laissé entière la question des inégalités insondables qui interdisent de parler sans rire d'« unité du genre humain », reste que presque tout est à faire en matière de démocratie.

C'est donc à mes camarades, mes ami(e)s, que ce livre est dédié, à celles et ceux qui continuent la lutte pour un ordre mondial plus juste. Et en particulier à mes camarades et collègues du tiers monde qui m'ont fait percevoir leur pays et ses problèmes.

1

Questions de méthode

Je voudrais donc, pour commencer, mettre en garde contre deux de nos travers : déduire la réalité concrète de lois immanentes, elles-mêmes déduites d'un concept universel (l'impérialisme, la dépendance), et d'autre part — ce n'est que l'autre aspect du même biais — analyser chaque évolution concrète en fonction des exigences du susdit concept, en particulier, analyser les évolutions internes de chaque formation économico-sociale nationale comme l'exécution d'une partition sous la direction d'un maestro mondial, en admettant au mieux que le maestro n'est pas lui-même à proprement parler un (mauvais) sujet.

1. L'impérialisme, ou la Bête de l'Apocalypse

Un intellectuel italien, Umberto Eco, revenu de bien des choses sans être revenu de tout, publia naguère un remarquable roman policier : *Le nom de la rose [57]*. Un Sherlock Holmes franciscain, Guillaume de Baskerville, y dénoue l'intrigue d'une mystérieuse série de crimes dans une abbaye du Moyen Âge. Les crimes semblent s'enchaîner comme les malédictions de l'Apocalypse. Suivant ce fil, Guillaume trouve l'assassin, le mobile, et constate cependant que chaque crime a sa raison propre, ses causes prochaines, qui n'ont bien sûr rien à voir avec l'Antéchrist. Mais (et c'est la suprême astuce du roman) :

— le « coupable » s'est lui-même convaincu qu'il suivait le plan de l'Apocalypse ;

— l'un des crimes au moins a été mis en scène en conséquence ;

— et, en dernière analyse, l'assassin a effectivement tenu le rôle de l'Antéchrist (en un sens évidemment très spécifique).

Et Guillaume (qui est bien sûr largement le porte-parole du très grand philosophe franciscain anglais du Moyen Âge, l'un des fondateurs de la rationalité moderne, Guillaume d'Occam, mais aussi du fondateur de la sémiotique, l'américain C.S. Peirce) d'en déduire la vanité des lois générales, et la richesse des événements singuliers.

Très belle histoire que ce roman, et quelle leçon pour nous ! N'avons-nous pas, à force de conceptualiser, généraliser, dogmatiser notre réflexion, inventé des Bêtes de l'Apocalypse, avec leurs caractères dont nous avons voulu déduire le déroulement futur de l'histoire concrète ? Ainsi, n'avons-nous pas affirmé dans les années soixante que les lois immuables de l'impéralisme creuseraient immanquablement l'écart entre les nations, polarisant toujours la richesse d'un côté, la pauvreté de l'autre ? N'en avons-nous pas déduit l'implacable succession des étapes du développement ou du sous-développement ? N'avons-nous pas pronostiqué l'impossiblité du développement industriel des pays dominés ? Alors, quand, dans les années soixante-dix, l'Angleterre accéléra sa chute, les États-Unis entrèrent dans leur déclin, les nouveaux pays industriels prirent leur essor du sein de « l'arrière-cour » de l'impérialisme, qu'avions-nous à dire ?

Et certains de re-théoriser aussitôt, de revenir à d'autres versets de l'Apocalypse, qui annonçaient un autre avenir aussi inéluctablement nécessaire. Et Bill Warren de repêcher ce vieux texte de Marx sur les chemins de fer en Inde, censés développer les rapports capitalistes aussi sûrement que les forces productives devaient entraîner le bouleversement des rapports de production. C'était pourtant l'une des plus mémorables bourdes de ce très grand prophète ! Et d'autres de reconceptualiser l'histoire, et de diagnostiquer le déplacement du centre de l'économie-monde vers un point incertain autant qu'aquatique entre Tokyo et Los Angeles, et d'affirmer une nouvelle division internationale du travail sortie armée de pied en cap d'un obscur soubresaut du capital mondial. Et quand, vers 1980, les NPI entrèrent à leur tour en crise, on en vit d'autres encore, restés fidèles comme l'horloge arrêtée à la vieille division internationale du travail, sourire avec malice : « On vous l'avait bien dit. » Naturellement, je n'ai pas échappé à ces diverses tentations, cumulant parfois les trois...

Le fond de la question, c'est que, disait Lénine, « l'Histoire a infiniment plus d'imagination que nous ». Celle du genre humain j'entends, celle de ce « sujet objectif » (Kosik *[94]*) qui crée sa propre histoire, non comme un sujet doué de projet, mais comme un vaste corps composé de millions de sujets en lutte les uns contre les autres, avec leurs victoires et leurs défaites.

Sans parler de Mao Zedong, Marx lui-même nous avait également mis en garde, avec des accents très « nominalistes », contre la tendance au « réalisme des concepts », contre l'idée qu'il suffit, pour connaître le particulier, d'avoir saisi l'Universel. Universel qui n'est jamais que la systématisation, dans nos têtes, d'une expérience pratique accumulée dans le réel, en faisant abstraction du caractère concret de ce réel. Ainsi les concepts deviennent de nouveaux fétiches : « En langage spéculatif, le "fruit" devient la substance de la poire, de la pomme, qui deviennent alors des formes d'existence, des modes du fruit », dénonce-t-il dans *La sainte famille*. Or : « Autant il est facile, en partant des fruits réels, d'engendrer la représentation abstraite du "fruit", autant il est difficile, en partant de l'idée abstraite du fruit, d'engendrer des fruits réels. » Et encore, dans la première version du chapitre I du *Capital* [1] : « Si je dis : le droit romain et le droit allemand sont l'un et l'autre des droits, cela se comprend de soi-même. Mais si je dis : le droit, cette chose abstraite, se réalise dans le droit romain et dans le droit allemand, c'est-à-dire des droits concrets, l'interconnexion devient alors mystique. » Avertissement méthodologique non sans conséquence politique : car ce qui est en jeu, c'est la capacité d'analyse historique. Comparant la prolétarisation de la paysannerie en Russie et dans l'Empire romain, Marx écrit, contre Mikhaïlovski : « Des événements d'une analogie frappante, mais dans les milieux historiques différents, amenèrent des résultats tout à fait disparates. En étudiant chacune de ces évolutions à part, et en les comparant ensuite, l'on trouvera facilement la clé de ces phénomènes, mais on n'y arrivera jamais avec le passe-partout d'une théorie historico-philosophique dont la suprême vertu consiste à être supra-historique. » Ou encore, écrit Engels à C. Schmidt [2], lier au concept de « mammifère » l'attribut de « vivipare », c'est se condamner un jour à devoir « demander pardon à l'ornithorynque ». Combien de fois nous faudra-t-il encore demander pardon à cette pauvre bête...

2. Les « habitudes de l'Histoire »

Est-ce à dire que, face à la liberté de l'Histoire, aucune connaissance rationnelle ne soit possible ? Aucune loi universelle, aucune nécessité, donc aucune science, aucune généralité, aucun concept ? Pour parler comme Adso, le Watson de Guillaume de Baskerville, toute loi limitant la liberté de Dieu, peut-on concevoir une nécessité tissée de possibles ?

À cette question, Guillaume (le vrai, d'Occam) répondait : oui.

1. Publié par Dognin *[54]*.
2. Lettre à C. Schmidt du 12 mars 1895.

Parce que, d'une part, Dieu dans sa liberté étant soumis au principe de non-contradiction, tout ne peut pas arriver. Parce que, d'autre part, la puissance de Dieu se matérialise en création qui, elle, est bien réifiée, objectivitée, donc régie par des régularités repérables, comme une « puissance conditionnée, l'habitude de la nature créée ».

Rassurez-vous, je ne vais pas faire un cours de théologie. Mais Spinoza ne disait-il pas « Dieu, ou si vous voulez la nature » et, ce faisant, ne distinguait-il pas « nature naturante » et « nature naturée » ? Et Marx, « ne connaissant qu'une Science, celle de l'Histoire », n'a-t-il pas lui aussi précisé : « Les hommes font leur propre histoire, mais sur la base de conditions données, héritées du passé » ?

Dès lors, si nous nous en tenons fermement à ce matérialisme dialectique, il existe un projet scientifique pour la connaissance de l'Histoire : 1) l'étude des *régularités* qui s'imposent dans les rapports entre les hommes, telles qu'ils les ont produites dans leurs luttes passées ; 2) l'étude des *crises* dans ces régularités, dues aux contradictions qui n'étaient que provisoirement résolues ; 3) l'étude du *changement* dans ces régularités, dû aux luttes présentes des hommes, pour ou contre leur liberté [3].

C'est dire que les concepts que nous utilisons ne sauraient tomber du ciel. Ils sont au contraire le produit de systématisation partielles d'un réel qui ne forme lui-même que partiellement système. Ils servent alors à reconnaître dans d'autres situations concrètes des traits généraux déjà éclairés par eux. Dès lors, ou ils s'avèrent pertinents et peuvent aider à la libération des hommes opprimés par les « habitudes de l'histoire » ; ou bien ils s'avèrent inefficients et doivent alors être modifiés et, s'il le faut, rejetés. Ajoutons qu'il en découle également que plusieurs systématisations partielles, plusieurs concepts, peuvent concourir à éclairer le même objet : aucun sectarisme, aucun fétichisme du concept n'est admissible dans l'analyse concrète.

Et c'est sans doute dans l'étude du système de l'économie mondiale que s'impose la plus grande prudence, système dont Charles-Albert Michalet *[139]* soulignait avec raison qu'il n'est lui-même qu'un processus de totalisation partielle. D'ailleurs, nous, économistes, n'en étudions que quelques aspects que nous nous flattons (avec quelque raison) d'affirmer « déterminants en dernière instance ».

Je souligne que cette prudence n'échappait pas à nos maîtres. J'ai cité Marx et Lénine, citons ces pères de la théorie de la dépendance, Cardoso et Faletto *[30]* : « Le concept de dépendance (...) prétend donner une signification à une série de faits et de situations qui apparaissent conjointement à un moment donné. (...) On cherche à instituer par son intermédiaire des rapports qui rendent intelligibles les situations empiriques en fonction du mode de connexion entre les composantes structurelles internes et externes. »

Il faut bien reconnaître, hélas, que le concept de dépendance

3. Pour plus amples considérations, voir LIPIETZ *[125]*.

comme ceux de modes de production, d'impérialisme, etc., ont vite fait de voler de leurs propres ailes, pour revenir fondre sur nous sous forme de systèmes qui, de serviteurs de la pensée éclairant le réel, sont devenus des maîtres qui obscurcissent le réel, ses spécificités, ses différences, ses transformations...

C'est pourquoi il ne faut jamais craindre, au nom d'on ne sait quel fondamentalisme, d'enrichir un concept, en particulier par d'autres concepts saisissant justement ce par quoi le réel se fait objet suffisamment stable pour être susceptible de conceptualisation. On peut seulement ainsi rendre compte des évolutions et des spécificités.

Prenons le cas du *mode de production capitaliste*. Un concept déjà très riche qui repère la stabilisation d'un certain système de rapports entre les hommes dans certaines contrées, à certaine époque. Nous en connaissons les tendances, les contre-tendances, les unes par l'observation, les autres par déduction logique.

Une des grandes contradictions de ce mode de production tient à son aspect « marchand ». C'est-à-dire que, si les capitalistes savent organiser la production dans leurs entreprises avec la plus grande minutie, et, moyennant « l'habitude et le calcul », y établir « la loi de fer de la proportionnalité » (Marx [1867, chap. XIV]), ils se comportent vis-à-vis du reste de la société comme des parieurs privés : leurs produits trouveront ou ne trouveront pas preneur à un prix rentabilisant la production (c'est le fameux problème de la réalisation). Et pourtant ça marche... sauf, justement, quand il y a crise. Étudier comment ça marche nécessite la production de nouveaux concepts. Plusieurs chercheurs français [4] ont proposé ceux de régime d'accumulation et de mode de régulation. Je les détaillerai un peu dans la suite de ce livre, mais je dois bien ici en dire un mot pour préciser leur statut méthodologique.

Le *régime d'accumulation* décrit la stabilisation sur une assez longue période de l'affectation du produit entre la consommation et l'accumulation, ce qui implique une certaine correspondance entre la transformation des conditions de la production et celle des conditions de la reproduction des salariés, mais aussi certaines modalités de l'articulation entre le capitalisme et d'autres modes de production, dans une « formation économique et sociale nationale », entre l'intérieur de la formation économique et sociale considérée et l'extérieur de celle-ci, etc. Mathématiquement, un régime d'accumulation se décrit par un certain schéma de reproduction. Si un régime d'accumulation existe, c'est que son schéma de reproduction est cohérent : tous les régimes d'accumulation ne sont donc pas possibles. Or, bien sûr, rien n'oblige l'ensemble des capitaux individuels à venir se ranger docilement dans un schéma de reproduction cohérent. Il faut donc qu'existe une matérialisation du régime d'accumulation sous formes de normes, d'habitudes, de lois, de réseaux régulateurs qui assurent, à

4. Voir Aglietta *[1]*, CEPREMAP *[40, 41]*, Boyer et Mistral *[24]*, Lipietz *[114, 119]*. Mazier, Baslé, Vidal *[138]*, Boyer et *al. [25]*.

travers la routine du comportement des agents en lutte les uns contre les autres (dans la lutte économique entre capitalistes et salariés, dans la concurrence entre les capitaux), l'unité du processus, le respect approximatif du schéma de reproduction. Cet ensemble de règles intériorisées et de procédures sociales, qui incorpore le social dans les comportements individuels (l'« habitus », concept popularisé par Pierre Bourdieu), c'est ce qu'on appelle *mode de régulation*. Ainsi, le régime d'accumulation dominant dans l'après-guerre, dans les pays de l'OCDE, régime d'accumulation intensive centré sur la consommation de masse, s'accompagne d'un mode de régulation très différent du capitalisme du XIX^e^ siècle. C'est ce qu'en hommage à Gramsci on appelle aujourd'hui *fordisme* (Coriat *[48]*).

Remarquons bien que tout mode de régulation ne peut réguler n'importe quel régime d'accumulation, et qu'en outre un même mode peut se présenter sous des combinaisons assez différentes de *formes de régulation partielles*. Le « salaire indirect » n'a pas aux États-Unis l'importance qu'il a en Europe du Nord.

Et surtout — c'est l'essentiel — l'émergence d'un nouveau régime d'accumulation n'est pas inscrite dans le destin du capitalisme, même si elle peut correspondre à certaines tendances repérables, et la stabilisation d'un mode de régulation n'est pas le produit des exigences d'un régime d'accumulation qui viendrait, du dehors de la caverne des idées platoniciennes, dicter ses lois aux ombres que nous sommes. Régime d'accumulation et mode de régulation sont des *trouvailles* de l'histoire de la lutte des hommes, des trouvailles qui ont réussi quelque temps parce qu'elles se sont révélées assurer une certaine régularité, une certaine permanence à la reproduction sociale. Mais, de même que la nature est pleine de bizarreries, ornithorynques, toucans, qui ont survécu sur une maigre souche entre les « équilibres ponctués » qui scandent l'évolution des espèces, de même l'histoire du capitalisme est pleine d'expériences sans lendemain, de révolutions résorbées, de prototypes sans suite, de pures et simples monstruosités. Inutile de chercher à calquer toute formation sociale sur la grille d'un régime d'accumulation adapté à une situation typique (comme ce que nous appelons le fordisme) : non seulement elle n'obéit pas forcément à *ce* régime d'accumulation, mais peut-être n'obéit-elle à aucun régime d'accumulation stabilisé. Elle est en crise, tout simplement [5].

5. Malléabilité des concepts : on peut dire qu'une économie traverse une grande crise quand son mode de régulation n'assure plus la stabilité de son régime d'accumulation. Mais après tout, le monde ne s'arrêtant pas de tourner pendant la crise (par exemple depuis 1973), on peut aussi, pourquoi pas, parler de « régime de crise », comme certains parlent de « développement dépendant ». L'essentiel est de savoir jeter un concept quand il a trop servi.

3. Le fonctionnalisme du pire

Ce que nous venons de dire sur la précarité des cas de fonctionnement satisfaisant du capitalisme, l'ampleur des contradictions à résoudre pour que puisse s'enclencher et se poursuivre sa reproduction, la nécessité de « trouver » un régime d'accumulation et de « monter » un mode de régulation qui lui convienne, bref le caractère bien plus improbable que nécessaire de l'existence d'un ou de capitalismes concrets, ne doit pas mener à penser qu'*a contrario,* « quand ça marche, c'est que c'est étudié pour », que le mode de régulation a pour « fonction » de faire marcher le régime d'accumulation, que la sécurité sociale a été inventée « pour » faire tourner régulièrement la production de masse, etc. Simplement, un régime d'accumulation et des formes de régulation se sont stabilisés ensemble, parce qu'ils permettaient aux rapports sociaux de se reproduire sans crise pendant un certain temps. Tout au plus peut-on pratiquer un certain « fonctionnalisme *a posteriori* », comme métaphorique : « Tout se passe comme si... », par exemple, le sous-developpement de la périphérie avait servi à faire marcher le capitalisme au centre ! Nous arrivons ici à notre seconde mise en garde.

Nulle part ailleurs sans doute que dans la théorie des rapports internationaux, les tendances au fonctionnalisme, voire même à l'intentionnalisme, comme aboutissement d'une variété de systémisme, ne sont aussi évidentes et dommageables [6]. Ne parlons pas de Ricardo ni des tenants du théorème d'Heckscher-Ohlin-Samuelson, pour qui la division internationale du travail semble résulter de quelque conférence mondiale où, devant un parterre de politiciens ébahis, de brillants économistes auraient établi par A + B que, compte tenu des productivités relatives, des préférences collectives et considérant la dotation initiale des facteurs, le libre jeu des forces du marché assurerait la répartition optimale de la production, chaque conférencier repartant ensuite chez lui convaincu non seulement des vertus du libre-échange, mais également assuré de la légitimité du lot échu à son pays de par la loi des coûts comparatifs, et enfin capable d'imposer à son pays d'accepter la spécialisation résultante.

L'immense mérite des théoriciens de l'impérialisme ou de la dépendance est d'abord d'avoir balayé le caractère apologétique de cette fable, d'avoir souligné que les différences empiriquement incontestables entre espaces économiques consistaient en différences de richesse et de pouvoir, et que ceux qui trouvaient intérêt à cet état de fait faisaient bien plus confiance, pour le maintenir ou l'imposer, à la poignée de main invisible de la corruption ou à la botte bien audible des militaires, qu'à la main invisible du marché.

---

6. Dans *Le capital et son espace [112],* j'ai esquissé une revue critique de ces théories telles qu'elles s'affrontaient au début des années soixante-dix. Je laisse au lecteur malveillant tout le soin d'y vérifier si je m'en tenais alors aux sages préceptes de ce chapitre...

Reprenant, contre celle de Ricardo, la tradition d'Adam Smith, les marxistes puis les théoriciens de la dépendance montrèrent avec raison comment l'existence d'un développement inégal du capitalisme entre les nations, puis la stabilisation d'une certaine structure d'échanges favorisaient l'accumulation la plus rapide dans quelques pays « avancés », en résolvant d'une certaine manière au profit du capitalisme de ces pays les contradictions du mode de production. En somme, il aurait existé comme un régime d'accumulation à l'échelle mondiale, par rapport auquel la polarisation centre/périphérie aurait joué un rôle régulateur. Et l'on a baptisé *impérialisme* soit cet état de fait, soit la tendance à imposer ou reproduire de tels rapports internationaux qui favorisaient, d'une façon ou d'une autre, l'accumulation du capital des pays capitalistes les plus développés. Et l'on a baptisé *dépendance* la contrepartie de cet état de fait, ou de ces tendances, dans les pays au capitalisme moins développé.

L'impérialisme, la dépendance, en tant qu'états de fait, sont des réalités : on peut d'ailleurs donner le nom qu'on veut à une réalité. Mais de là à dire que ce régime s'était imposé (j'insiste sur l'impersonnalité de la forme grammaticale !) aux pays dominés parce que certaines zones devaient occuper la *fonction* de résoudre les problèmes du capitalisme, ou pire, que « l'on » avait imposé ces rapports de domination *dans l'intention* de les résoudre, il y a un pas. Intentionnalisme ou fonctionnalisme, croyance en un sujet conscient imposant les exigences du centre, ou en une réalité immanente mondiale séparant aux fins de son propre fonctionnement le centre de la périphérie comme Dieu sépara le firmament des eaux, ce n'est là encore que question de style. Et il faut bien dire que le pas en direction du fonctionnalisme et de l'intentionnalité fut franchi hardiment, dès l'origine. Pour nous en tenir à l'école de la dépendance, il est franchi très subtilement chez Cardoso *[29]* : « Il n'existe pas de distinction métaphysique entre conditions externes et internes. En d'autres termes : la dynamique interne des pays dépendants serait un aspect particulier de la dynamique plus générale du monde capitaliste. Cette dynamique générale n'est pas cependant un facteur abstrait produisant des effets concrets ; elle existe par le biais tant des modes singularisés de son expression dans "la périphérie du système" que dans le mode d'articulation du capitalisme international. »

À s'en tenir à cette formulation prudente, il n'y aurait que demi-mal. Pourtant déjà le réalisme du concept (l'idée qu'il existe une « dynamique générale » indépendamment de *notre* reconstruction intellectuelle de la cohérence partielle qui articule des myriades de dynamiques particulières) se fait systémisme (c'est le tout qui « s'exprime » dans les « modes singularisés » de son expression et dans l'articulation de ces éléments) et par là suggère, d'une part, un fonctionnalisme qui n'est pas ici explicite (encore qu'on ne soit pas loin de penser que la dynamique générale crée le mode dominé comme la fonction crée l'organe) et, d'autre part, un primat de fait des causes externes. Mais l'intentionnalisme et le fonctionnalisme du